

toujours s'en passer ; au contraire, dans bien des cas, le cultivateur trouverait un grand avantage à enrichir le terrain qui la reçoit.

CHOIX ET PRÉPARATION DU GRAIN.

Dans quelques lieux, par suite d'une fausse économie, on sème les avoines les plus menues, dans le but de diminuer la quantité de semence, afin de réserver les autres pour les chevaux. Une pareille pratique est si évidemment vicieuse que nous ne nous arrêterons pas à la combattre. L'expérience a démontré à tous ceux qui ont fait des essais comparatifs, que la méthode contraire est beaucoup plus lucrative et avantageuse.

Dans d'autres localités, on néglige les criblages, ou tout au moins, en les exécutant, on ne prend pas assez de soin pour rejeter les graines étrangères, surtout celles de la *folle-avoine*. Les grains de cette dernière se multiplient rapidement, surtout dans les terrains frais. Ils se conservent quelquefois longtemps en terre sans perdre leur faculté de germer, et viennent lorsqu'on s'y attend le moins, gâter les plus belles semences. La moindre négligence à cet égard, peut occasionner de graves inconvénients.

Dans le cas où les grains d'avoine pourraient être entachés de charbon, il serait prudent de les chauler avant de les confier à la terre.

DE L'ÉPOQUE DES SEMAILLES ET DE LA QUANTITÉ DE SEMENCES.

On peut semer l'avoine aussitôt que la terre est bien préparée pour la recevoir, on peut la semer sur un terrain qui contient de la gelée à trois ou quatre pouces de sa surface. Voici ce que l'expérience fait dire aux cultivateurs qui se donnent la peine d'observer : " Les avoines mises en terre les premières sont toujours les plus belles. "

Quant à la quantité précise qu'il faut semer, il est toujours difficile, en agriculture, de l'indiquer. C'est surtout par rapport au semis d'avoine que cette difficulté se fait sentir. Le plus ou moins dépend de la qualité du terrain, de l'époque où se fait le semis, etc. De toutes les céréales, l'avoine est cependant celle qui souffre le moins d'inconvénient à être semée *forte*. En général, on peut dire que deux minots à deux minots et demi par arpent suffisent.

DU MODE DE SEMIS.

L'avoine se sème à la volée ou au semoir. Quand on la sème à la volée, on peut exécuter cette opération de différentes manières, comme on le fait en France et ailleurs. Tantôt, suivant l'habitude suivie en Canada, après un ou deux labours, on sème et on recouvre la semence à la herse. Tantôt on répand le grain sur un vieux labour et on l'enterre à l'extirpateur. D'autres fois, enfin, on sème à la surface du champ non labouré et on recouvre le grain à la charrue.

Le premier moyen convient aux sols compacts, dans lesquels le grain leverait mal et tardivement, s'il était trop profondément enterré. Le second est excellent sur les terres de consistance moyenne. Le troisième moyen remplit suffisamment le but qu'on se propose dans les terrains légers. Voici les raisons qui peuvent

nous engager à agir ainsi : D'abord, un seul labour divise suffisamment ces terres ; en second lieu, il importe que la semence soit à une assez grande profondeur pour profiter du peu de fraîcheur qu'elle ne pourrait trouver également près de la surface.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

La grande nouvelle du jour, celle qui a pris la place de toutes les autres, même de celles qui nous intéressaient au plus haut point quelques instants auparavant, c'est l'invasion du Canada par les fénians. Cette nouvelle qui, d'abord, a jeté l'épouvante partout, a fait naître dans tous les cœurs honnêtes une juste et véritable indignation. Aussi entendions-nous répéter de toute part : " Mais qu'avons-nous donc fait à ces misérables pour les engager à venir nous surprendre pendant notre sommeil, pour les porter à piller nos demeures et nos propriétés, à répandre le sang de nos frères et de nos enfants ?... Mais l'audace de ces bandes de pillards a trouvé un prompt châtement ; car au moindre signe des autorités civiles et militaires, nos volontaires de concert avec des compagnies de réguliers sont accourus au-devant d'eux et les ont chassés sans pitié et avec mépris de notre territoire... Et aujourd'hui, grâce à la fermeté du Gouvernement canadien, à l'intervention de celui de Washington, à l'ardeur et au courage de nos volontaires et des corps réguliers, c'est en vain que nous promènonos nos regards autour de nous, sur nos frontières, nous ne les trouvons presque nulle part. Les chefs sont emprisonnés, les subalternes sont sans armes, et demandent leur salut à la fuite ; nous ne voyons plus, çà et là, que quelques misérables sans pain, dans l'excès du découragement, et maudissant ceux qui les ont trompés en les assurant qu'ils n'avaient qu'à se montrer en Canada pour y remporter une victoire facile, puisque de nombreux canadiens devaient leur tendre les bras et les recevoir comme des frères.

Maintenant voici sur cette invasion quelques détails qui, quoique reproduits dans plusieurs journaux, auront le mérite de la nouveauté pour plusieurs de nos lecteurs de la campagne :

C'est le 1er juin, vendredi, à 2½ heures du matin, que 1500 fénians de l'Ohio et des Illinois, sous le Col. O'Neil, bien connu par son audace et sa malhonnêteté, traversèrent le Niagara et s'emparèrent du Fort Erié. La plupart étaient des jeunes gens, sans costume ni accoutrements militaires, mais tous couverts de haillons. Ils étaient presque tous d'anciens soldats de l'armée américaine et ils maniaient bien la carabine.

Ils se mirent aussitôt à piller le village et à fourrager dans les campagnes environnantes. Ils passèrent toute la journée et toute la nuit à faire bonne chère.

Samedi matin, vers quatre à cinq heures, ils levèrent le camp et se dirigèrent sur le Port Colborne pour s'emparer du canal Welland et du chemin de fer de Welland et Buffalo. Ils avaient fait à peu près deux lieues quand ils rencontrèrent à 7 heures, les volontaires